

cruel, de leur absence totale de discernement. Il n'y a pas d'art moderne qu'on puisse opposer à un art plus ancien. Il y a l'art avec ses tendances, ses formes d'expression diverses mais non distinctes. Il existe un art français ou plus exactement une certaine tradition artistique qu'on peut dire française. J'étais hier à la *National Gallery*, parcourant les salles où sont exposés quelques chefs-d'œuvre de notre Ecole impressionniste, notamment deux admirables paysages de Cézanne, dont l'un a pour titre « *Le paysage aux rochers* » ; j'abordais sans transition, dans la salle suivante, où voisinent Poussin et Claude Lorrain, l'étude de deux petits paysages de Poussin qui se font pendant sur la cimaise et viennent d'être judicieusement nettoyés. Ayant encore dans les yeux le paysage de Cézanne, j'étais immédiatement frappé par les analogies de valeurs et de formes qui, exception faite d'un certain style apparent surtout dans le rendu des feuillages, étaient si profondes, si totales, que les trois tableaux auraient pu être attribués au même peintre.

Pour l'homme qui sait voir, qui consacre ses loisirs ou son temps à d'autres activités qu'aux vernissages mondains, à la visite de tant de mornes salons, aux sessions périodiques d'une Biennale de Paris, dont le spectacle n'offre même pas les agréments de ces fêtes foraines qu'il évoque, de telles constatations sont décisives. Que de faux intellectuels, n'ayant jamais rien compris à la phénoménologie de Kant, pour qui les divagations d'un Jean-Paul Sartre passent pour un Himalaya philosophique, tentent de nous persuader du contraire, il faut simplement les renvoyer à leurs chères études ou leur conseiller de suivre les cours du soir d'une école de dessin de la Ville de Paris, où ils parviendront peut-être à apprendre comment se dessine un « œil », cet œil dont ils semblent totalement dépourvus.

Or cette tradition qu'on peut dire française se manifeste et s'affirme avec le plus de signification et d'éclat dans cet art du portrait, où tous nos artistes ont excellé, y compris ceux qui, soit par réputation soit par goût, se sont adonnés généralement à d'autres sujets, ainsi Corot, dont les figures (une récente exposition nous l'a rappelé) restent cependant les œuvres les plus attachantes de cet artiste si spécifiquement français. Poussin est peut-être le seul de nos très grands maîtres, qui n'ait donné que peu de soins au portrait et nous ne connaissons, à vrai dire, que deux *auto-portraits* du peintre des *Quatre-saisons*. Absorbé dans la réalisation de ses compositions méditées intégrant tous les éléments figuratifs et plastiques de la peinture, il n'eut pas l'occasion sans doute de peindre des portraits, non qu'il n'en eut le goût mais sa position d'artiste solitaire répugnait aux servitudes mondaines du portraitiste. Son œuvre contient les plus admirables figures et visages d'expression qui soient et l'exception invoquée ne fait ainsi que confirmer la règle.

Exception très probablement unique. Tous nos maîtres, qu'ils fussent peintre d'histoire tel David, peintre de genre tels Fragonard et Watteau, peintre de nature-morte tel Chardin, paysagiste tel Corot, qu'ils aient eu un goût dominant les portant à la représentation des scènes animées plus qu'à la représentation statique de l'individu, quelles que soient leur esthétique propre, leurs tendances ou leur époque, qu'ils s'appellent Géricault, Delacroix, Courbet, Cézanne, Renoir, Lautrec, Van Gogh, pour nous en tenir à ces maîtres du XIX^e siècle, tous ont peint des portraits. Et ceux auxquels on a

prétendu refuser ce talent tel Géricault (je poursuis actuellement la publication du second fascicule de mon catalogue thématique, décrivant et analysant près de soixante portraits ou études de portrait, d'une indiscutable authenticité, dont certains sont à ranger parmi les chefs-d'œuvre du XIX^e siècle) en ont peint d'étonnants, si constant, si profond est ce goût de la représentation de la figure humaine chez tous les peintres de tradition française.



Cette tradition, on peut la suivre dès le Moyen Âge avec les documents assez rares qui nous en restent — portrait au Louvre de Jean le Bon. Elle s'affirme au XV^e siècle avec Fouquet. Elle se développera à l'époque des Valois avec l'Ecole des bords de Loire, celle des Clouet, celle de Corneille de Lyon. Elle s'épanouit, à la fin du XVI^e et au début du XVII^e, avec les maîtres de la réalité, peintres de la Cour, peintres de la société parisienne, peintres régionaux dont les œuvres restent encore pour beaucoup à découvrir et à identifier. C'est